
ANNALES DU MAGHREB & DE L'ESPAGNE

PAR

IBN EL-ATHIR

(Suite. — Voir le n° 223)

[P. 439] Conquête de l'Espagne

En cette année 92 (28 oct. 710), T'ârik' ben Ziyâd, client de Moûsa ben Noçayr, fit une incursion en Espagne, avec une armée de douze mille hommes. Il y eut à combattre le roi du pays nommé Edrînouk', qui tirait son origine de la ville d'Içbahân (Ispahan), et dont la famille fournissait les rois des étrangers régnant en Espagne (1). La rencontre qui eut lieu entre T'ârik' à la tête de tous ses soldats, et le roi Edrînoûk' fut des plus acharnées ; mais ce dernier, qui prit part au combat avec sa tiare sur la tête et recouvert de tous les ornements que portent ordinairement les rois, finit par être tué. Sa mort eut pour suite la conquête de l'Espagne, qui eut lieu en 92 (28 oct. 710).

Voilà tout ce que dit Aboû Dja'far (Tabari) touchant cet évènement ; [P. 440] mais la conquête d'une région

(1) Les Eçbân ou Espagnols sont regardés comme descendant de Japhet et ayant autrefois régné sur la Syrie, l'Égypte, le Maghreb et l'Espagne. L'origine des rois d'Espagne ou Loderîk était rattachée à Ispahan en Perse (Mas'ouâdi, *Prairies d'or*, I, 359 et 370 ; II, 326 ; *Kitab el-'Oyoûn* dans les *Fragmenta historicorum*, éd. de Goeje, p. 3 ; Belâdori, p. 230 ; *Mir'ât ez-zemân*, de Sibî Ibn el-Djoûzi, n° 1224 du Cat. du *Brit. Mus.*, f. 73 v° ; ce dernier auteur ne consacre que trois lignes au récit de la conquête de l'Espagne par Târik).

aussi étendue, une victoire aussi considérable ne peuvent être racontés aussi brièvement. Je vais donc, si Dieu me le permet, faire un récit plus complet, que j'emprunterai aux auteurs indigènes, mieux placés pour connaître l'histoire de leur propre pays.

D'après eux, les premiers habitants portaient le nom d'*Andalouch* et donnèrent leur nom à cette région ; plus tard on donna à ce mot la forme arabe et l'on prononça *Andalous*. Quant aux chrétiens, ils emploient, pour désigner ce pays, le mot *Echbânia*, du nom d'un homme qui y subit le supplice de la croix et qui s'appelait Echbânès. Mais d'autres prétendent retrouver l'origine de ce nom dans celui que portait un prince qui y régna dans les temps les plus reculés, Echbân fils de Titous. C'est ce nom d'Echbânia qu'on retrouve dans Ptolémée. D'après une autre opinion, la contrée tire son nom de celui d'Andalous ben Yâfeth ben Noûh' (Japhet fils de Noé), qui le premier la mit en valeur.

Il y en a qui disent que les premiers habitants de l'Espagne après le déluge furent un peuple mage nommé Andalous, qui civilisa le pays et chez qui le pouvoir passa de génération en génération pendant une longue période ; puis la volonté divine ayant arrêté toute pluie, une famine de longue durée en résulta et la plupart des habitants périrent ; ceux-là s'enfuirent qui le purent, et l'Espagne resta alors déserte pendant cent ans. Ensuite Dieu, pour la repeupler, envoya les Afârik'a (Africains), dont une troupe y arriva, chassée par le roi d'Ifrîkiyya ; celui-ci s'était ainsi débarrassé d'eux par suite d'une longue famine qui désolait son royaume et qui faillit emporter tous ses sujets. Ils arrivèrent dans des bateaux commandés par un officier du roi et jetèrent l'ancre dans la presqu'île de Cadix. Reconnaisant alors les gras pâtu-

(1) Il y a probablement lieu de chercher dans le nom des Vandales l'étymologie du mot *Andalous* (Reinaud, *Géographie d'Aboul-éda*, II, 234 ; Dozy, *Recherches, etc.*, 3^e éd., I, 301).

rages de l'Espagne et les rivières qui arrosaient ce pays, ils s'y fixèrent et se mirent à le cultiver ; ils confièrent à des rois le soin de les gouverner et pratiquaient la religion de ceux qui les accueillirent. Leur capitale était T'âlik'at el-Khirâb, dans la province de Séville (1) ; dans cette ville, qui fut fondée par eux, ils habitèrent pendant plus de cent cinquante ans, et onze princes y régnèrent successivement.

Dieu envoya ensuite contre eux les barbares de Rome, ayant à leur tête Echbân ben T'ît'ouch, qui leur fit la guerre, les persécuta et en fit mourir un certain nombre ; il mit le siège devant T'âlik'at, où les indigènes s'étaient fortifiés et, pour les combattre, il bâtit Echbâniya, c'est-à-dire Séville, dont il fit sa capitale. L'accroissement de ses partisans augmenta son orgueil : il fit une expédition contre Jérusalem, qu'il pilla et où il tua cent mille personnes ; il en ramena du marbre à Séville et ailleurs. Dans le butin figurait aussi la table de Soleyman ben Dâwoûd (Salomon fils de David), dont s'empara T'ârik' lorsqu'il conquit Tolède (2), de même que la petite cruche en or, et la pierre précieuse qui fut trouvée à Mérida (3).

El-Khid'r était venu, à un certain moment, trouver Echbân, occupé alors à cultiver la terre, et lui dit : « Un jour [P. 441] tu deviendras grand et puissant, et tu régneras. Quand tu auras conquis Ilia (Jérusalem), montre-toi bienveillant pour la postérité des prophètes. — Te

(1) « Région qui figure parmi les cantons de Séville », dit le *Merâcid*. Cette ville est aussi mentionnée par 'Abd el-Wâhid Merrâkechi, (*Histoire des Almohades*, tr. franç., p. 312) et par le *Bayân* (II, 3). Ni Edrisi ni Aboulféda n'en parlent.

(2) Sur cette table, voir Dozy, *Recherches*, 3^e éd. I, p. 52, et les auteurs cités dans la trad. de Merrâkechi, p. 10.

(3) Cette pierre précieuse est une espèce d'escarboucle qui, d'après un auteur cité par Aboulféda (*Géographie*, II, 248), illuminait les environs. Sur Mérida, voir Edrisi, p. 220 ; Aboulféda, *l. l.* ; *Merâcid*, III, 29.

ANNALES DU MAGHREB ET DE L'ESPAGNE

moques-tu ? » lui répondit-il ; « comment un homme comme moi deviendrait-il roi ? — Ainsi l'a décidé », répartit le Prophète, « celui qui a transformé ton bâton comme tu peux le voir ». Et, en effet, il était couvert de feuilles. El-Khid'r disparut alors, laissant Echbân tout effrayé (1). Cependant celui-ci, confiant dans la prédiction qui lui avait été faite, se mêla aux autres hommes et finit par devenir le chef d'un royaume puissant. Il régna vingt ans, et cinquante-cinq de ses descendants occupèrent successivement le trône après lui.

Contre les habitants de l'Espagne, surgit ensuite un peuple qui faisait partie des barbares de Rome et qui s'appelait El-Bachnoûliyyât, dont le roi était Tawîch ben Nîta, vers l'époque de la mission prophétique du Messie. Ce peuple conquiert l'Espagne et fit de Mérida sa capitale. Il fournit une dynastie de vingt-sept princes.

L'Espagne fut ensuite conquise par les Goths, peuple qui obéissait à un roi et qui s'était d'abord montré en Italie, pays situé à l'est de l'Espagne. A partir de cette époque, ce dernier pays échappa, à leur profit, au souverain de Rome. Les Goths s'étaient d'abord dirigés contre la Macédoine, pays situé dans ces régions, à l'époque de K'alyoûdyoûs, le troisième des Césars ; mais à la suite de la défaite que leur infligea ce prince, qui en massacra un certain nombre, ils ne parurent plus jusqu'à l'époque de Constantin le Grand. Les incursions qu'ils recommencèrent sous ce prince furent réprimées par l'armée qu'il envoya contre eux ; on ne sait plus rien qui les concerne jusqu'au César Thalâth (2).

Ils choisirent pour leur chef un prince du nom de Loderîk, qui, adorateur des idoles, alla à Rome pour convertir les chrétiens à son système d'idolâtrie. Ensuite ses partisans, mécontents de sa manière d'agir,

(1) La même légende se retrouve dans le *Bayân* (II, 3). Le Khidr des Arabes est le prophète Elie de la Bible.

(2) Variante, *Belît*.

se détachèrent de lui et, se ralliant à son frère, entamèrent la lutte avec lui. Mais il demanda du secours au roi de Rome, et, avec l'armée que celui-ci lui envoya, il battit son frère et se fit chrétien.

Après avoir régné treize ans, il eut pour successeur Akrit, puis Amalrik, puis Waghdîch, lesquels embrasèrent de nouveau l'idolâtrie. Ce dernier fut défait et tué par le roi de Roûm, alors qu'il marchait contre Rome à la tête d'une armée de cent mille hommes. [P. 422] Après lui régna Alarîk', qui était dualiste (*zindîk'*) et vaillant guerrier, et qui, pour tirer vengeance de la mort de Waghdîch et des siens, alla assiéger Rome; il en réduisit les habitants aux dernières extrémités, puis pénétra de vive force dans la ville et la pillâ. Cela fait, il réunit une flotte pour aller conquérir et piller la Sicile; mais la plus grande partie de ses troupes périt dans un naufrage, où lui-même perdit la vie. Son successeur At'loûf, qui régna six ans, alla d'Italie s'établir dans la Galice, proche de l'extrémité de l'Espagne, et de là à Barcelone. Il eut pour successeur son frère, qui régna trois ans. Ensuite se succédèrent Wâliyâ et Boûrdezârîch, qui régnèrent trente-trois ans; puis Tarachmond, fils de ce dernier, et son frère Loderîk', qui régnèrent treize ans; Ourîk' (Euric), dix-sept ans; Alarîk' à T'oloûcha (Toulouse), vingt-trois ans; 'Achlik', puis Amlîk', deux ans; Toûdhyoûch, dix-sept ans cinq mois; T'oudatk'lîs, un an trois mois; Athla, cinq ans; Atlandja, quinze ans; Liyoûbâ, trois ans; son frère Lewîld. Ce prince fut le premier à faire de Tolède sa capitale; la raison qui l'y poussa fut la position centrale de cette ville, qui lui permettait de combattre sans retard ceux qui tentaient de se soustraire à son pouvoir; ses efforts furent couronnés de succès, et il finit par rester maître de l'Espagne entière. Il bâtit, proche de Tolède, la ville de Rak'awbal, qu'il appela ainsi du nom de son fils; il la fortifia et en agrandit les jardins. Il fit la guerre au pays de Bachk'ons (Biscaye), dont les habitants durent courber la

tête devant lui. Il demanda au roi des Francs la main de sa fille pour son propre fils Ermendjild, et, l'ayant obtenue, il établit les jeunes époux à Séville. Mais Ermendjild s'étant, par suite des suggestions de sa femme, révolté contre son père, celui-ci les tint étroitement bloqués [P. 443] et finit par s'emparer de vive force de son fils rebelle, qu'il laissa mourir en prison.

A Lewîld succéda son fils Rekared, prince dont la conduite mérita des louanges, pieux et chaste, qui revêtit le froc des moines. Il rassembla les évêques, devant qui il blâma la conduite de son père, et confia le pays à ces prêtres, qui étaient au nombre de quatre-vingts environ. C'est ce prince qui bâtit l'église El-Wazk'a, en face de la ville de Wâdi Ach (Guadix).

Son fils Liyoûba marcha sur les traces de son prédécesseur. Mais un Goth, nommé Batrîk', le tua par trahison et s'empara du pouvoir malgré les Espagnols. Pécheur, impie et tyrannique, cet homme fut attaqué et tué par l'un de ses familiers.

Ghandamâr occupa ensuite le trône pendant deux ans. Après lui, Sîsîfoût, prince dont la conduite était louable, régna pendant neuf ans.

Son fils Rekarîd, qui n'avait que trois mois, lui succéda et mourut (bientôt). Vint ensuite Chontila (Suintila), qui sut s'attirer la reconnaissance de ses sujets et qui était contemporain de la mission du Prophète. Sichnand régna ensuite cinq ans, puis Khantala, six ans ; Khandas, quatre ans ; Benbân, huit ans, Arwa, sept ans. Sous le règne de ce dernier, une famine terrible faillit ruiner entièrement l'Espagne. Abk'a, prince injuste et mauvais, régna quinze ans et eut pour successeur son fils Ghît'icha (Vitiza), qui occupait le trône en 77 (9 avril 696) de l'hégire ; ce dernier fut un prince juste et doux, qui mit en liberté ceux que son père avait fait jeter en prison et qui restitua à leurs propriétaires les biens confisqués sur eux. Après sa mort, les Espagnols n'agrèèrent ni l'un ni l'autre des deux fils qu'il laissait et

portèrent leur choix sur un homme du nom de Roderîk', vaillant guerrier qui n'appartenait pas à la famille royale.

(1) Or la coutume existait [P. 444] chez les princes d'Espagne d'envoyer leurs enfants des deux sexes dans la ville de Tolède ; ces enfants y remplissaient, à l'exclusion de tous autres, l'office de serviteurs chez le roi qui habitait cette ville, et y recevaient ainsi leur éducation ; puis, quand ils étaient devenus grands, le roi les dotait et les mariait entre eux. Roderîk', devenu roi, reçut de la sorte une fille de Julien, gouverneur d'Algé-ziras, de Ceuta et autres lieux ; elle lui plut et il lui fit subir les derniers outrages. La nouvelle de cette violence, dont la jeune fille informa son père, exaspéra celui-ci, qui se mit en rapport avec Moûsa ben Noçayr, gouverneur de l'Ifrîkiyya au nom d'El-Welîd ben 'Abd el-Melik, et lui offrit de se soumettre s'il se rendait à son appel. Moûsa consentit, et Julien le fit entrer dans les villes qui dépendaient de lui, après avoir reçu du nouveau venu, en sa faveur et en celle des siens, des engagements satisfaisants. Julien fit ensuite la description de l'Espagne, en engageant Moûsa à y pénétrer. Cela arriva à la fin de l'an 90 (19 nov. 708). Moûsa envoya alors à El-Welîd la nouvelle des conquêtes qu'il avait faites et de celle que Dieu lui offrait, par suite des propositions de Julien ; à quoi le khalife répondit : « Pénètre dans ce pays en y lançant quelques escadrons détachés, mais sans exposer les musulmans à se jeter

(1) Sur les divers incidents de la conquête de l'Espagne, et la manière dont elle s'accomplit, il faut voir le mémoire de Dozy (*Recherches*, 3^e éd., p. 4 et s.). Ce savant reproduit (p. 40) le récit de l'*Akhbâr Madjmoû'a* (p. 4 et s. du texte publié par Lafuente sous le titre *Ajbar Machmû'a*, Madrid, 1867), comme étant le plus véridique ; il ressemble beaucoup au nôtre. La version de Nowayri, lequel a suivi le récit d'Ibn el-Athîr, figure dans les *Berbères* (I, 345). Il faut également recourir au travail de M. E. Saavedra, *Estudio sobre la invasion de los Arabes en Espana*, Madrid, 1892.

dans une mer pleine d'épouvantes ». Moûsa objecta qu'il ne s'agissait pas d'une mer, mais d'un simple canal dont l'autre rive était à portée du regard, et El-Welîd consentit alors, si les choses étaient telles, à ce que quelques escadrons tentassent l'entreprise. Moûsa envoya donc T'arîf, l'un de ses affranchis, à la tête de quatre cents hommes et de cent cavaliers ; portée par quatre bâtiments, cette troupe débarqua dans une presqu'île d'Espagne qu'on nomma depuis lors presqu'île de Tarîf (*djezîrat Tarîf*), du nom de cet officier. Après s'être livré sur Algéziras à des incursions d'où il rapporta un riche butin, Tarîf rentra sain et sauf (en Afrique) en ramad'ân 91 (2 juil. 710), et en présence de ce résultat, tout le monde se précipita pour prendre part aux razzias.

Alors Moûsa fit venir un de ses affranchis, T'ârik' ben Ziyâd, qui commandait l'avant-garde de ses troupes, et lui confia une armée composée de sept mille musulmans, Berbères et affranchis pour la plupart, le très petit nombre étant Arabes (1). T'ârik' dirigea les vaisseaux qui portaient son corps d'armée vers une montagne élevée qui appartient au continent et y fait saillie ; cet endroit, où il débarqua en redjeb 92 (23 avril 711), a conservé jusqu'à présent le nom de Djebel T'arik' (Gibraltar). 'Abd el-Moumin (l'Almohade), quand il fut devenu maître du pays, fonda sur cette montagne une ville qu'il appela Medînat el-Fath' (ville de la victoire) ; mais ce nom ne put prévaloir sur le premier, qui continua de rester en usage.

Au moment de son embarquement, T'ârik' se sentit gagner par le sommeil [P. 445] et s'imagina voir le Prophète qui, entouré des Mohâdjir et des Ançâr(2) ceints de leurs épées et armés de leurs arcs, lui parlait ainsi :

(1) Bekri (p. 236) rappelle aussi les secours fournis par Julien à T'ârik' pour faciliter à celui-ci le passage en Espagne.

(2) C'est-à-dire des Mekkois, compagnons de sa fuite, et des Médinois, qui les accueillirent.

« Avance hardiment, ô T'ârik', mais use de douceur envers les musulmans et respecte les traités ! » après quoi il vit le Prophète et ses compagnons le précéder en Espagne. Alors il se réveilla tout joyeux et fit part de cet heureux présage à ses compagnons ; lui-même se sentit tout raffermi et dès lors ne douta plus de la victoire (1).

Une fois toutes ses troupes débarquées sur le promontoire, il s'avança dans la plaine et conquit d'abord Algéziras, où il trouva une vieille femme qui lui dit : « Mon mari, qui avait une profonde connaissance des traditions, a annoncé aux habitants que ce pays serait conquis par un général dont il faisait la description et dont, entre autres traits, il disait qu'il avait la tête grosse et portait sur l'épaule gauche un signe foncé et couvert de poils. » T'ârik' se déshabillant montra qu'il avait le signe en question, et cela servit encore à fortifier son joyeux espoir et celui de ses soldats.

Après être donc entré dans la plaine, il conquit Algéziras et d'autres lieux, et abandonna le fort qui couronnait le promontoire. Sitôt que Roderik', qui était à ce moment en expédition, apprit l'invasion de ses états par T'ârik', il reconnut la gravité de la situation, revint sur ses pas et réunit une armée qui montait, dit-on, à cent mille hommes. T'ârik', qui en fut informé, réclama des secours à Moûsa : tout en lui disant les conquêtes qu'il avait faites jusqu'alors, il ajoutait que le roi d'Espagne marchait contre lui avec des forces auxquelles il était hors d'état de tenir tête. Moûsa lui

(1) Ce rêve de bon augure est soigneusement consigné par Ibn Khallikân (III, 476) et par Ibn El-K'out'iyya. Ce dernier auteur, qu'il faut parfois contrôler (Dozy, *Recherches*, I, 39) a été partiellement traduit, et d'une manière à peu près satisfaisante, par A. Cherbonneau (*Journal Asiatique*, 1856, II, p. 429) ; le même fragment du récit d'Ibn El-K'out'iyya a été retraduit et accompagné du texte correspondant par M. Houdas (*Recueil de textes et de traductions publié par les professeurs de l'École des langues orientales vivantes*, Paris 1889), mais cette dernière traduction donne lieu à maintes réserves.

expédia cinq mille hommes de renfort, ce qui porta le nombre des soldats musulmans à douze mille hommes ; avec eux se trouvait Julien, qui leur indiquait les endroits vulnérables et les tenait, par ses espions, au courant de ce qui se passait.

Le choc avec l'armée de Roderik' eut lieu sur la rivière de Bekka (1) dans le territoire de Sidona le 28 ramadân 92 (19 juillet 711), et il y eut une série d'engagements qui durèrent huit jours. Or les deux fils du prédécesseur de Roderik', qui commandaient l'un l'aile droite et l'autre l'aile gauche de son armée (2), complotèrent avec d'autres princes de s'enfuir, poussés qu'ils étaient par leur haine contre le roi régnant ; ils étaient d'ailleurs persuadés que les musulmans se retireraient quand ils se seraient gorgés de butin, et qu'alors eux-mêmes recouvreraient la royauté. A la suite de l'exécution de leur projet, Roderik' et les siens furent mis en déroute, et lui-même se noya dans la rivière. T'ârik' poursuivant les fuyards, arriva jusqu'à la ville d'Ecija, où de nombreux vaincus, soutenus par les habitants de cette ville, se rallièrent [P. 446] et recommencèrent une lutte acharnée, qui se termina par la défaite des Espagnols et qui fut plus terrible qu'aucune de celles que les musulmans eurent encore à soutenir. T'ârik' établit alors son camp auprès d'une source située à quatre mille d'Ecija et qui a conservé jusqu'à ce jour le nom d'Ayn T'ârik' (3).

(1) Il faut corriger le texte $\text{ä}\kappa\text{J}$ en $\text{ä}\kappa$, d'après Edrisi et Ibn El-Koûtiyya. Le lieu où se livra cette bataille est près du Lago de la Janda et, d'une manière plus précise, aux bords du Salado, qui a son embouchure non loin du cap Trafalgar, ainsi que l'a établi Dozy (*Recherches*, 2^e éd., I, 314 ; 3^e éd., p. 305). Il faut donc corriger la note du dernier traducteur d'Ibn el-Koûtiyya (p. 224), qui n'a pas connu le travail de Dozy. Voir Saavedra, *Estudis*, p. 68.

(2) Sisebert et Oppas, fils de Witiza (*Recherches*, I, 41).

(3) Localité située sur les bords du Genil, d'après l'*Akhbâr madjmoû'a*, (ap. *Recherches*, I, 46 ; Saavedra, p. 77) ; Edrisi ne la mentionne pas.

Par ces deux défaites successives, Dieu jeta la terreur dans le cœur des Goths, qui s'enfuirent à Tolède, convaincus que le vainqueur allait réaliser les paroles de T'ârik' : celui-ci s'était donné, lui et les siens, comme anthropophages. Leur retraite à Tolède et leur évacuation des autres villes d'Espagne firent que Julien dit au général musulman : « Maintenant l'Espagne est à toi ; envoie des corps de troupes dans les diverses provinces, et marche en personne sur Tolède. » T'ârik' suivit ce conseil : d'Ecija il envoya des détachements à Cordoue, à Grenade, à Malaga, à Todmîr, et lui-même, avec le gros de son armée, marcha sur Jaën dans l'intention de se diriger ensuite sur Tolède. Mais lorsqu'il atteignit cette dernière ville, il la trouva abandonnée par ses habitants, qui s'étaient rendus dans la ville appelée Mâya (1), derrière la montagne.

Quant à Cordoue, le détachement qui avait été envoyé de ce côté s'en empara en y pénétrant par une brèche existant dans la muraille et qui fut signalée par un berger (2).

Les troupes qui marchèrent contre Todmîr [Theudimer ou Théodemir] — c'est la ville d'Orihuela qui avait pris le nom du prince qui y régnait — eurent à combattre le prince de cette ville, qui, à la tête d'une armée considérable, leur livra un combat acharné ; mais il fut battu et laissa un grand nombre des siens sur le champ de bataille. Alors il fit armer les femmes et put ainsi faire

(1) On lit Amâya, mais sans points sous le *yâ* dans l'*Akhbâr madjmoû'a* (*ibid.*, p. 52) ; quelques lignes plus bas, notre chroniqueur cite encore ce nom, écrit de la même manière, et on le retrouve t. VII, p. 119, sous l'orthographe *Mâna*, que l'éditeur a fait suivre d'un point d'interrogation. On trouve aussi « Maïa » dans Nowayri, qui a copié Ibn el-Athîr (*Berbères*, I, 349). Quant au *Bayân* (II, 13), il parle de cette ville sans la nommer. Sur la ville de la Table et Mâya ou Amâya, voir l'index géographique du *Madjmoû'a* (éd. Lafuente, p. 246 et 247).

(2) On trouve des détails sur la manière dont Cordoue fut prise par Moghîth dans les *Recherches* (3^e éd., p. 46) ; Saavedra, p. 81.

la paix avec les musulmans (1). Les autres corps d'armée se rendirent maîtres des pays qu'ils attaquèrent.

Quant à Târik', comme il trouva la ville de Tolède abandonnée, il y installa les Juifs (2) avec un certain nombre de ses soldats, et marcha en personne contre Guadalaxara (3), puis franchit la montagne par un défilé qui porte encore aujourd'hui le nom de Feddj T'ârik' (4) et arriva par delà à la ville dite de la Table (*medînat el-mâ'ida*), où il trouva la table de Salomon fils de David, qui est en béryl vert ; les bords et les pieds, ceux-ci au nombre de trois cent soixante, sont en la même matière, enrichie de perles, de corail, de *yâkoût*, etc (5). De là il alla dans la ville de Mâya, qu'il pilla, puis retourna à Tolède en 93 (18 oct. 711). On dit aussi qu'il se jeta sur la Djâlîkiyya (Galice), qu'il ravagea, et pénétra jusqu'à la ville d'Astorga (6), d'où il rentra à Tolède; il y fut rejoint par les troupes qu'il avait envoyées d'Ecija [P. 447] et qui avaient accompli la mission de conquêtes qu'il leur avait confiée.

Moûsa ben Noçayr entra en Espagne en ramad'ân 93 (comm. le 10 juin 712), avec une nombreuse armée, car le récit des exploits de T'ârik' avait excité sa jalousie. Lors de son débarquement à Algéziras, il n'écouta pas le conseil qu'on lui donnait de suivre la même route

(1) Orihuela se rendit à 'Abd el-'Azîz ben Moûsa, et non à un lieutenant de T'ârik'; le texte du traité qui fut alors conclu est parvenu jusqu'à nous (*Recherches*, 2^e éd., 56; 3^e éd., 50; Saavedra, p. 127).

(2) Dans les diverses relations de la conquête, il est maintes fois fait allusion au rôle joué par les Juifs à cette époque (Fournel, I, 259).

(3) Edrisi (p. 229) parle de cette ville, en arabe *Wâdi' l-h'adjâra* et aussi *Medînet el-Faradj*, ainsi qu'on le trouve dans le *Bayân* (II, 75), et la *Géographie d'Aboulféda* (II, 255).

(4) Il s'agit de Buitrago, qui serait une altération de *Bâb Târik*. Selon Lafuente (p. 252), c'est le défilé de Somosierra, ce qui est aussi l'avis de Gayangos (ap. *Berbères*, I, 349).

(5) Voir ci-dessus, p. 7.

(6) Ibn el-Koûtiyya mentionne aussi cette expédition contre Astorga, que le *Madjmoua* passe sous silence.

que T'ârik', et les guides s'offrirent à le mener par une route préférable à la sienne et qui passait par des villes non encore conquises. Inquiet comme il l'était de ce qu'avait fait T'ârik', il accueillit avec joie la promesse de succès importants que lui fit le comte Julien. On le mena d'abord à Medînat ibn es-Selîm (1), qu'il prit de vive force, puis il marcha sur Carmona, la ville la plus forte du pays. Julien et ses affidés s'y présentèrent d'abord, se donnant comme des fugitifs, mais munis de leurs armes; ils furent reçus par les habitants, puis Moûsa envoya des cavaliers, à qui ils ouvrirent les portes pendant la nuit, de sorte que les musulmans purent s'emparer de la ville. De là Moûsa se dirigea sur Séville, l'une des villes d'Espagne qui comptait le plus d'habitations et l'une des plus remarquables par ses antiquités. Il s'en empara après plusieurs mois de siège et y installa les Juifs pour remplacer les habitants qui s'étaient enfuis. Il alla ensuite assiéger Mérida; les habitants ayant opéré une sortie et lui ayant livré une sanglante bataille, il dressa pendant la nuit une embuscade dans les défilés des montagnes, et quand, le matin, les infidèles sortirent comme d'habitude pour combattre, ils se trouvèrent entourés de toutes parts par les musulmans sortis de leur cachette; comme ils ne pouvaient échapper, ils furent surpris par la mort, à laquelle quelques-uns purent se soustraire en se sauvant dans la ville. Moûsa assiégea celle-ci, qui était bien fortifiée, pendant plusieurs mois, et parvint, à l'aide d'une tour mobile (*debbâba*), à ouvrir une brèche dans les murs; les habitants tentèrent alors une sortie et massacrèrent des musulmans auprès de la tour, qu'on appelle encore aujourd'hui Tour des martyrs (*bordj ech-chohadâ*). Le jour de la Rupture du jeûne, dernier de ramadân 94 (28 juin 713), la ville capitula en recon-

(1) Le nom de cette ville figure dans Edrisi, p. 208 et 245; il faut supprimer les notes 5, 6 et 7 de la p. 208 (*Recherches*, 3^e éd., I, 305).

Revue africaine, 41^e année. N^o 224 (1^{er} Trimestre 1897).

naissant aux musulmans la propriété des biens de ceux qui avaient été tués le jour de l'embuscade et de ceux qui avaient fui en Galice, ainsi que des biens et des bijoux appartenant aux églises. Mais alors les Sévillans, ayant organisé un complot, se rendirent (de nouveau) maîtres de cette ville et mirent à mort les musulmans qui s'y trouvaient. Moûsa l'envoya assiéger par une armée que commandait son fils 'Abd el-'Azîz, qui s'en empara de vive force et tua ceux des habitants qui y étaient encore ; puis 'Abd el-'Azîz alla conquérir les villes de Niébla et de Bâdja (Béja), et retourna [P. 448] à Séville.

Au mois de chawwâl (juillet), son père Moûsa partit de Mérida pour se rendre à Tolède. T'ârik' sortit à sa rencontre et mit pied à terre sitôt qu'il l'aperçut. Moûsa le frappa de son fouet à la tête, en lui reprochant sa désobéissance, puis l'emmena avec lui à Tolède. Il s'enquit du butin qu'il avait fait, ainsi que de la table de Salomon ; celle-ci, sur sa demande, lui fut apportée, mais un pied en avait été enlevé par T'ârik' et manquait. « J'ignore, répondit cet officier interrogé, ce qu'il est devenu ; c'est dans cet état que j'ai trouvé la table. » Alors Moûsa en fit faire un en or pour remplacer le manquant.

Moûsa alla conquérir Saragosse et les villes qui en dépendent ; puis il pénétra dans le pays des Francs, où il parvint jusqu'à une vaste plaine déserte, mais où se trouvaient des monuments, entre autres une idole debout, sur laquelle étaient gravés ces mots : « Fils d'Ismâ'îl, c'est ici votre point extrême, et il vous faut retourner. Si vous demandez à quel lieu vous retournez, je vous répondrai que c'est aux discussions relativement à ce qui vous concerne, si bien que vous vous couperez la tête les uns aux autres, ce qui a eu lieu déjà. » Il revint alors sur ses pas, et rencontra un messager que lui envoyait le khalife El-Welîd avec l'ordre de quitter l'Espagne et de venir le trouver ; mais, mécontent de cet

ordre, il différa de répondre à l'envoyé et attaqua l'ennemi par un autre point que celui où se trouvait l'idole, tuant et pillant tout, détruisant les églises et brisant les cloches. Il parvint ainsi jusqu'au rocher de Belây (1) sur l'Océan (2), lieu élevé et dont la situation est forte. Alors un second messenger d'El-Welîd vint insister sur l'urgence de son départ, et saisit même la bride de sa mule pour le faire partir. Cela eut lieu dans la ville de Loukk (3), en Galice, d'où il partit par le col dit Feddj Moûsa ; il fut rejoint par T'ârik', venant de la Frontière supérieure (Aragon) ; il se fit accompagner de ce chef, et tous deux partirent ensemble.

Moûsa laissa pour gouverner l'Espagne son fils 'Abd el-'Azîz ben Moûsa ; après être débarqué à Ceuta, il nomma gouverneur de cette ville, de Tanger et de la région avoisinante, un autre de ses fils, 'Abd el-Melik, et il plaça à la tête de l'Ifrîkiyya et de ses dépendances, son fils aîné 'Abd Allâh. Alors il se dirigea sur la Syrie porteur du butin, des trésors et de la table conquis en Espagne, et emmenant avec lui, outre trente mille vierges, filles des rois et des principaux Goths, une quantité innombrable de marchandises et de pierres précieuses. A son arrivée en Syrie, Welîd ben 'Abd el-Melik était mort et remplacé par Soley mân ben 'Abd el-Melik. Le nouveau prince, mal disposé [P. 449] pour Moûsa ben Noçayr, le destitua de toutes ses fonctions et le bannit de sa présence ; puis il le fit jeter en prison et lui infligea des amendes telles que ce général fut obligé de mendier sa nourriture.

(1) Il s'agit probablement du rocher appelé plus tard de Pelayo, vraisemblablement la Sierra de Covadonga (Gayangos).

(2) L'Atlantique est appelé dans le texte *Mer Verte*, dénomination qui est d'ordinaire réservée à la Mer des Indes (*Géogr.* d'Aboulféda, II, 27).

(3) Lugo, qui ne figure ni dans Edrisi ni dans Aboulféda. Le *Merâcid* en dit un mot.

D'après une autre version, il arriva en Syrie du vivant d'El-Welîd, à qui dans ses lettres il s'était donné comme le conquérant de l'Espagne, en même temps qu'il avait parlé de la table. A son arrivée, il étala son butin, la table comprise. Comme T'ârik', qui l'accompagnait, prétendait qu'elle figurait parmi les dépouilles dont il s'était rendu maître, Moûsa lui donna un démenti; T'ârik' dit alors à El-Welîd : « Demande-lui ce qu'est devenu le pied manquant. » A cette question, Moûsa ne put répondre, car il n'en savait rien. Alors T'ârik' le fit voir, en ajoutant qu'il l'avait caché avec cette arrière-pensée, et El-Welîd reconnut que c'était lui qui disait vrai. Il n'avait agi ainsi que parce qu'il avait été emprisonné et battu (par Moûsa), car il ne recouvra la liberté que grâce à l'arrivée d'un message d'El-Welîd. Selon d'autres, T'ârik' ne fut pas emprisonné.

On dit qu'il existait dans les possessions des chrétiens (Roûm), depuis leur entrée en Espagne, une maison à laquelle chaque nouveau prince ajoutait une serrure. Devenus maîtres du pays, les Goths continuèrent d'en faire autant. Roderîk', à son avènement, voulut ouvrir ces serrures et passa outre à l'opposition des grands du royaume ; alors on vit, dans la maison ouverte, des images d'Arabes porteurs de turbans rouges et montés sur des chevaux gris, avec cette inscription : « Quand cette maison sera ouverte, les gens que voici entreront dans ce pays. » Or l'Espagne fut conquise cette année-là (1).

En voilà assez sur la conquête de ce pays ; nous dirons le reste à mesure que les événements se dérouleront, d'après le plan que nous nous sommes tracé.

(1) On retrouve cette même fable dans Ibn Khallikân (III, 483) et ailleurs (Dozy, *Recherches*, 3^e éd., I, 37). Cf. Saavedra, *Estudio*, etc., p. 40.

Conquête de l'île de Sardaigne (1)

Cette île figure parmi les plus grandes de la mer de Roûm et n'est dépassée en étendue que par la Sicile et la Crète ; elle produit des fruits en abondance. En 92 (28 oct. 710), Moûsa, qui venait de conquérir l'Espagne, fit embarquer une portion de ses troupes à destination de cette île. A l'arrivée des musulmans, les chrétiens, réunissant leurs vases d'or et d'argent, les jetèrent dans le port et déposèrent leurs richesses dans un grenier qu'ils construisirent en installant un plafond sous le toit de leur principale église. Les musulmans y firent un butin [P. 450] qui dépasse toute description et y commirent bien des fraudes. Ainsi il arriva qu'un musulman en train de se laver dans le port s'embarassa le pied dans un objet qu'il retira, et qui était un plat d'argent ; ses frères relevèrent alors tout ce que recélait cette cachette. Une autre fois, un musulman entré dans l'église en question et y voyant un pigeon, lui tira une flèche, qui, manquant le but, frappa le toit factice et brisa une planche ; cette ouverture laissa passer quelques dinars, et l'on put mettre la main sur le reste, ce qui fit que les vainqueurs redoublèrent leurs fraudes (au détriment du Trésor). Il y en eut qui, après avoir égorgé des chats et leur avoir enlevé les entrailles, remplissaient le creux de pièces d'or, recousaient la peau et jetaient ces charognes dans la rue, puis en sortant les ramassaient et glissaient l'or dans le fourreau sur lequel ils ne mettaient que la poignée de leur sabre. Quand ils furent embarqués, on entendit une voix prier le Ciel de les noyer, ce qui eut lieu en effet pour

(1) Ce chapitre figure tout entier dans la *Biblioteca* (1, 356), et le premier alinéa, dans le *Journ. asiatique* (1841, 1, 575).

eux tous, et l'on retrouva la plupart des noyés, qui portaient des dinars à la ceinture.

En 135 (17 juillet 752), 'Abd er-Rah'mân ben H'abîb ben Aboû 'Obeyda Fihri fit une razzia dans cette île, et, après avoir fait un grand massacre des habitants, consentit à conclure la paix avec les survivants moyennant paiement du tribut. Tel fut à partir de là l'état des choses : on n'y fit plus de razzia, et les Roûm la remirent en culture.

En 323 (10 décembre 934), El-Mançoûr ben El-Kâ'im l'Alide, prince d'Ifrîkiyya, envoya de Mehdiyya une flotte qui passa d'abord par Gênes et conquit cette ville, puis qui alla faire des prisonniers en Sardaigne ; elle brûla de nombreux vaisseaux et livra Gênes à la destruction et au pillage.

En 406 (20 juin 1015), Modjâhid l'Amiride envoya de Denia, contre elle, une flotte composée de cent vingt bateaux ; l'amiral qui la commandait se rendit maître de la Sardaigne, y tua beaucoup d'hommes (1) et emmena en captivité les femmes et les enfants. En présence de ces ravages, les princes de Roûm avec une armée considérable marchèrent par la Grande terre (d'Italie) contre le (prince de Dénia) : les musulmans battus furent expulsés de Sardaigne et perdirent une partie de leurs bâtiments. Le frère de Modjâhid, ainsi que son fils 'Ali ben Modjâhid, furent faits prisonniers, et ce prince rentra à Dénia avec les débris de son armée. Ce fut la dernière expédition dirigée contre la Sardaigne.

Nous avons jugé bon de réunir ici ces faits minimes, que l'on ne peut saisir aussi bien quand ils sont présentés isolément (2).

(1) Amari (*Biblioteca*, trad. 1, 358) suit, contrairement au texte imprimé par Tornberg et à l'opinion de Fleischer, un ms qui lit « y tua Mâloût ». Ce Mâloût est d'ailleurs inconnu.

(2) Il est aussi parlé plus bas d'une campagne dirigée, en 117, contre la Sardaigne (p. 32) ; une autre aurait eu lieu en 119, d'après le *Nodjoûm* (I, 314).

[P. 456] **Conquête de Tolède en Espagne**

D'après Abou Dja'far [Tabari], ce fut en cette année 93 (18 octobre 711) que Moûsa ben Noçayr conçut de l'irritation contre son affranchi T'ârik', qu'il alla rejoindre au mois de redjeb (avril-mai 712) en laissant à la tête de l'Ifrîkiyya son fils 'Abd Allâh ben Moûsa. Moûsa passa la mer avec dix mille hommes pour aller retrouver T'ârik'; celui-ci alla au-devant de son chef, dont il parvint à apaiser le mécontentement et qui agréa ses excuses. Moûsa l'envoya contre Tolède, l'une des principales villes d'Espagne, à vingt journées de marche de Cordoue; T'ârik' s'en empara et y prit la table de Salomon fils de David, ainsi que tout ce qui s'y trouvait d'or et de pierres précieuses, dont Dieu sait l'importance.

J'ajoute, moi Ibn al-Athîr : Voilà tout ce que dit ce chroniqueur. Or j'en ai dit assez, sous l'année 92, touchant la conquête de l'Espagne et le départ postérieur de Moûsa ben Noçayr, qui alla rejoindre T'ârik', pour n'avoir pas besoin d'y revenir. Je me bornerai à remarquer que, d'après Aboû Dja'far, ce fut Moûsa, déjà arrivé en Espagne, qui envoya T'ârik' faire la conquête de Tolède. Le récit que nous avons donné plus haut est celui des chroniqueurs espagnols.

[P. 457] En 93 (18 octobre 711), la population d'Ifrîkiyya, qui souffrait du manque d'eau, en obtint grâce aux prières de Moûsa ben Noçayr (1).

(1) Voir plus haut (année 1896, p. 381).

[T. V, p. 14] **Mort violente d'Abd el-'Azîz ben Moûsa ben Noçayr en 97 (4 sept. 715)**

(1) Nous avons dit que son père Moûsa, en partant pour la Syrie, l'avait placé à la tête de l'Espagne. Sous la ferme et juste administration de ce chef bienfaisant et distingué, les places frontières furent bien gardées, et il acheva la conquête commencée par son père. La femme (2) de Rodrîk', qu'il avait épousée et qui avait sur lui la plus grande influence, le poussa à exiger de ses compagnons et de ses sujets qu'ils se prosternassent en se présentant devant lui, selon l'usage suivi chez son premier mari Rodrîk'. En vain il lui représenta que ce n'était pas conforme à sa religion, elle insista tant qu'elle obtint l'ordre qu'elle demandait. On ouvrit donc une porte basse pour donner accès à la salle où il donnait audience, de sorte que tous ceux qui y pénétraient, devant baisser la tête, faisaient comme une prosternation ou ce qu'elle considérait comme tel, ce qui la satisfit. « Maintenant », dit-elle à son mari, « que tu as atteint au rang des rois, il me reste à te faire un diadème (*tâdj*) avec l'or et les perles que je possède. » Malgré son refus, elle insista assez pour qu'il y consentît. Quand la chose fut connue, les musulmans se dirent qu'il se faisait chrétien et se rendirent compte de l'incident de la porte (3); ils assaillirent le prince et le tuèrent à la fin de l'année 97 (août 716).

D'après une autre version (4), Soleyman ben 'Abd el-

(1) Comparez *Berbères*, I, 354; *Bayân*, II, 22.

(2) La sœur, selon Ibn Abd el-Hakam, ou la fille, selon Wâkidi.

(3) Je lis فطنوا avec le ms 1495 de Paris; c'est probablement la lecture adoptée par M. de Slane (*Berbères*, I, 355), et le même sens résulte du passage correspondant du *Bayân* (II, 23, l. 6).

(4) C'est celle que rapportent Ibn el-Kouïyya et le *Bayân*.

Melik, irrité contre Moûsa ben Noçayr, père d'Abd el-'Azîz, envoya à l'armée (*djond*) l'ordre de tuer ce prince, qui était alors au *mih'râb* à réciter la prière de l'aurore et avait déjà lu la *fâtih'a* et la sourate de l'*Evénement* (Koran, s. I et s. LVI). Toutes les épées s'abattirent en même temps sur lui, puis on lui coupa la tête et on l'envoya à Soleyman. Celui-ci la présenta au père de la victime, qui, se raidissant contre sa douleur, s'écria : « Puisse son martyr lui profiter ! Vous avez, j'en jure par Dieu, tué un fidèle observateur du jeûne et des pratiques religieuses. » Ce meurtre est une des choses qu'on reproche à Soleyman. Il eut lieu, d'après cette version, à la fin de 98 (juillet 717).

Soleyman nomma ensuite gouverneur d'Espagne El-H'ourr ben 'Abd er-Rah'mân Thakefi, qui fut destitué par 'Omar ben 'Abd el-'Aziz, successeur de Soleyman. Tel est le récit abrégé que nous voulions faire de la mort d'Abd el-'Azîz.

En la même année 97, Soleyman ben 'Abd el-Melik remplaça 'Abd Allâh ben Moûsa ben Noçayr comme gouverneur d'Ifrîkiyya par Mohammed ben Yezîd K'orachi [P. 15] qui garda ces fonctions jusqu'à la mort de Soleyman. 'Omar ben 'Abd el-'Azîz y nomma à sa place, en l'an 100 (2 août 718), Ismâ'il ben 'Obeyd Allâh (1) dont l'administration mérite des éloges, et du temps de qui tous les Berbères embrassèrent l'islamisme.

[P. 17] En 97 (4 sept. 715) mourut le conquérant de l'Espagne, Moûsa ben Noçayr, pendant qu'il était en route pour la Mekke avec Soleyman ben 'Abd el-Melik (2).

(1) Plus bas et ailleurs (Desvergers, *Histoire de l'Afrique*, texte, p. 8 ; *Bayân*, I, 33 ; *Berbères*, I, 356, texte et note 1 ; Ibn el-Koù-tiyya, texte, p. 264 ; Beladhori, p. 231) on lit aussi « 'Abd Allâh ». Cet Ismâ'il était petit-fils d'Abou'l-Mohâdjer, et M. de Slane (*Berbères*, I, Introd. p. XXIII) l'appelle Ismâ'il ben Abou'l-Mohâdjer.

(2) Selon d'autres, il périt dans les tortures (*Berbères*, I, 355).

[P. 40] En 100 (2 août 718) 'Omar ben 'Abd el-'Azîz nomma gouverneur d'Ifrîkiyya Ismâ'îl ben 'Abd Allâh (1) client des Benoû Makhzoûm, et gouverneur d'Espagne Es-Samh' ben Mâlik Khawlâni, dont il avait apprécié la droiture et la piété auprès d'El-Welid ben 'Abd el-Melik.

[P. 41] En 100 (2 août 718) mourut H'anach ben 'Abd Allâh Çan'âni (2), qui était l'un des compagnons d'Ali et qui, à la suite de la mort violente de celui-ci, s'était transporté en Egypte. C'est lui qui a le premier tracé le plan de la grande mosquée de Saragosse, en Espagne.

[P. 58] En 101 (23 juillet 719) Ismâ'îl ben 'Obeyd Allâh (3) fut révoqué de sa situation de gouverneur d'Ifrîkiyya et remplacé par Yezîd ben Aboû Moslim, secrétaire d'El-Haddjâdj, qui resta en place jusqu'à ce qu'il fût tué, ce qu'on lira plus loin.

[P. 76] **Meurtre de Yezîd ben Aboû Moslim**

Les uns disent que Yezîd ben 'Abd el-Melik avait nommé Yezîd ben Aboû Moslim gouverneur d'Ifrîkiyya en 101 (23 juill. 719), d'autres disent en 102 (11 juill. 720). Sa mort violente fut le résultat de sa manière de faire : il voulait agir comme avait fait El-Haddjâdj en Irâk à l'égard des habitants des villes qui, originaires du Sawâd, étaient d'abord tributaires et s'étaient ensuite convertis, et qu'il renvoyait dans leurs villages en prélevant sur eux une capitation analogue à celle qu'ils

(1) Voir note 1, p. 25.

(2) Voir ci-dessus, an. 4896, p. 372. — Le texte orthographe « Çaghâni », que j'ai cru devoir corriger, ainsi qu'on le voit par Makkari, éd. Boulak, II, 52; Ibn el-Faradhi, éd. Codera, p. 108.

(3) Voir note 1, p. 25.

payaient avant leur conversion (1). Cette conduite souleva une réprobation unanime : on le mit à mort et on le remplaça par son prédécesseur Moh'ammed ben Yezîd, client des Ançâr (2), qui était resté au milieu d'eux. On écrivit à Yezîd ben 'Abd el-Melik qu'on ne voulait pas se soustraire à son autorité, mais que le fait de Yezîd ben Aboû Moslim de vouloir imposer des choses improuvées par Dieu et par les musulmans avait causé sa mort et son remplacement par le gouverneur précédemment institué par le khalife. Yezîd ben 'Abd el-Melik répondit qu'il n'approuvait pas les actes de Yezîd ben Aboû Moslim et confirma les pouvoirs de Moh'ammed ben Yezîd.

[P. 101] **Expédition d'Anbasa contre les Francs**

En 107 (18 mai 725), 'Anbasa ben Soh'aym Kelbi, gouverneur d'Espagne, à la tête d'une nombreuse armée, fit une expédition dans le pays des Francs. Il assiégea la ville de Carcassonne, dont les habitants durent, pour obtenir la paix, céder la moitié de leur territoire, livrer les prisonniers musulmans et le butin qu'ils avaient fait, payer tribut et conclure avec les musulmans une alliance offensive et défensive. Alors 'Anbasa se retira. Il mourut en cette même année 107, au mois de cha'bân (décembre 725), après avoir gouverné l'Espagne quatre ans et quatre mois. Bichr ben Çafwân le remplaça en dhoûl-ka'da de cette année (mars 726) par Yah'ya ben Selama Kelbi.

(1) Un autre motif est aussi allégué pour expliquer cette insurrection : l'obligation du tatouage qu'il voulut imposer à ses gardes (*Bayân*, I, 34 ; *Berbères*, I, 357 ; Fournel, I, 271). Le *Nodjoûm* (I, 272) s'exprime comme Ibn el-Athîr, probablement d'après celui-ci.

(2) Je lis, avec le ms 1495 de Paris, *مولى الانصار* au lieu de *فولى الامصار* ; cf. Desvergers (tr. fr. p. 31).

[P. 108] En 109 (27 avril 727), Bichr ben Çafwân, gouverneur d'Ifrîkiyya, fit en Sicile une expédition d'où il rapporta un butin considérable ; il rentra à Kayrawân et y mourut l'année même (1). Hichâm lui donna pour successeur 'Obeyda ben 'Abd er-Rah'mân ben Aboû'l-Agharr Solami, qui destitua Yah'ya ben Selama Kelbi de son poste de gouverneur d'Espagne et le remplaça par H'odheyfa ben el-Ah'waç Achdja'i (2). Celui-ci arriva dans son gouvernement en rebî'I 110 (13 juin-12 juill. 728) et n'y passa que six mois, au bout desquels il fut destitué et remplacé par 'Othmân ben Aboû Nis'a Khath'ami.

[P. 117] En 111 (4 avril 720), 'Obeyda ben 'Abd er-Rah'mân, gouverneur d'Ifrîkiyya, révoqua 'Othmân ben [Aboû] Nis'a (3) de son gouvernement d'Espagne et le remplaça par El-Haythem ben 'Obeyd Kenâni (4), qui arriva dans cette province en moharrem 111 (4 avril-3 mai 729) et mourut en dhoû'l-hiddja (fév.-mars 730) de cette même année, n'ayant tenu cette fonction que dix mois.

[P. 129] En 112 (25 mars 730), les Espagnols choisirent pour les gouverner, après la mort d'El-Haythem, Moh'ammed ben 'Abd el-Melik (5) Achdja'i ; au bout de deux mois d'administration il fut remplacé par 'Abd er-Rah'mân ben 'Abd Allâh Ghâfiki.

(1) Ces trois lignes figurent dans la *Biblioteca*, I, 359 ; cf. *Berbères*, I, 357.

(2) Sur la suite de ces gouverneurs, voir Merrâkechi (trad. fr., p. 41, n.) ; ci-dessous, t. V du texte, p. 373 ; *Madjmoua*, p. 240. On en retrouve aussi la liste, avec l'indication de la durée du pouvoir de chacun d'eux, dans le ms 1592 du Catalogue d'Alger, fol. 127.

(3) Les deux vocalisations *Nis'a* et *Nes'a* existent, au témoignage de Dhehebi (*Moshtabih*, p. 557).

(4) On lit aussi « Kilâbi ».

(5) Plus loin (t. V, p. 374) notre chroniqueur écrit « ben 'Abd Allâh », comme fait aussi le *Bayân* (II, 27).

[P. 130] **Mort violente d'Abd er-Rah'mân, émir d'Espagne; administration d'Abd el-Melik ben K'at'an.**

En cette année 113 (14 mars 731), une expédition fut faite par 'Abd er-Rah'mân ben 'Abd Allâh Ghâfiki, qui gouvernait l'Espagne au nom d'Obeyda ben 'Abd er-Rah'mân Solami, lequel avait été placé en 110 (1) par Hichâm ben 'Abd el-Melik à la tête de l'Ifrîkiyya et de l'Espagne. A son arrivée en Ifrîkiyya, 'Obeyda trouva que Mostanîr ben Hâreth H'oraythi était occupé à une expédition en Sicile, île où ce chef resta jusqu'à l'arrivée de l'hiver; il en partit alors, mais tous ses soldats périrent dans un naufrage, tandis que Mostanîr lui-même put se sauver avec le bateau qui le portait. 'Obeyda, pour le punir, le jeta en prison et le fit battre de verges, puis promener ignominieusement dans les rues de Kayrawân (2).

'Obeyda confia ensuite le gouvernement de l'Espagne à 'Abd er-Rah'mân ben 'Abd Allâh, qui organisa une expédition contre la France. Ce chef pénétra fort avant dans ce territoire et y fit un butin considérable, où figurait une statue d'homme en argent enrichie de grosses perles, de rubis et d'émeraudes, qui fut brisée et distribuée aux soldats. Au reçu de cette nouvelle, 'Obeyda entra dans une violente colère et lui écrivit une lettre de menaces. 'Abd er-Rah'mân, qui était un homme de bien, lui répondit: « Après les salutations d'usage ;

(1) Quelques lignes plus haut, notre auteur même semble donner la date 109. 'Obeyda arriva en Ifrîkiyya en rebî' I 110, d'après le *Bayân*.

(2) Ce passage concernant la Sicile n'a pas été relevé par Amari dans sa *Biblioteca*. Cf. *Berbères*, I, 359, n. 3, où on lit le nom « Mostatîr », probablement par suite d'une faute d'impression.

si les cieux mêmes et la terre pouvaient être donnés en récompense (1), Dieu les attribuerait à ceux qui le craignent. » La même année, mais d'autres disent, ce qui est plus exact, en 114 (2 mars 732), il entreprit dans le pays des Francs une nouvelle expédition, où lui et les siens trouvèrent le martyr.

'Obeyda partit ensuite d'Ifrîkiyya pour la Syrie, emmenant avec lui une quantité considérable de cadeaux, d'esclaves des deux sexes, de montures, etc., et alla solliciter sa grâce auprès de Hichâm, qui la lui accorda, mais en le destituant. Antérieurement, il avait nommé en Espagne, pour remplacer 'Abd er-Rah'mân tué, 'Abd el-Melik ben K'at'an. Hichâm chargea du gouvernement de l'Ifrîkiyya 'Obeyd Allâh (2) ben el-H'abh'âb, alors gouverneur de l'Égypte, qui rejoignit son nouveau poste en 116 (9 février 734). 'Obeyd Allâh tira El-Mostanîr de prison et le chargea d'administrer Tunis.

[P. 131] 'Obeyd Allâh équipa ensuite un corps d'armée, dont il confia le commandement à H'abîb ben Aboû 'Obeyda (3), et qu'il expédia contre le Soudân. Ces troupes remportèrent des succès sans pareils et s'emparèrent de tout ce qui leur plut. Il ('Obeyd Allah?) fit aussi une campagne maritime (4), puis se retira.

[P. 134] En 115 (20 février 733), 'Abd el-Melik ben K'at'an, gouverneur d'Espagne, entreprit une expédition contre le territoire de Bachkans (Biscaye) et en revint sain et sauf.

[P. 137] (5) En 116 (9 février 734), Hichâm déplaça 'Obeyd

(1) Ces mots sont extraits du Koran, xxi, 31.

(2) Ce nom est écrit « 'Abd Allâh » par Beladhorî, p. 231, et par le *Nodjoûm*; cf. Fournel, I, 282.

(3) Ou H'abîb ben Aboû 'Obda? Voir Merrâkechi, trad. fr., p. 9, n. C'est aussi sous l'année 116 que cette expédition contre le Soudan est mentionnée par le *Nodjoûm*, I, 306.

(4) Je crois que cette dernière phrase fait allusion à l'expédition contre la Sicile qui est rappelée plus bas.

(5) L'alinéa qui suit figure dans la *Biblioteca* (I, 360).

Allâh ben el-H'abh'âb Mawcili d'Egypte, où il était gouverneur, et le nomma en Ifrîkiyya, où ce chef se rendit. Ibn el-H'abh'âb envoya la même année une armée en Sicile : la flotte des Roûm se porta au-devant d'elle et fut battue à la suite d'un combat acharné. Cependant, plusieurs musulmans tombèrent en captivité, entre autres 'Abd er-Rah'mân ben Ziyâd (1), qui ne recouvra la liberté qu'en 121 (17 décembre 738).

La même année ce gouverneur envoya également des troupes dans le Soûs et au Soudan, d'où elles revinrent victorieuses et chargées de butin.

En 116 (9 février 734), 'Obeyd (2) Allâh ben el-H'abh'âb nomma en Espagne 'Ok'ba (3) ben el-H'addjâdj K'aysi, qui prit l'administration de cette province au mois de chawwâl (novembre 734), en remplacement de 'Abd el-Melik ben K'at'an, destitué. 'Ok'ba entreprit chaque année une expédition ; il conquiert la Galice, Alava (4), etc. D'après une autre version, plus exacte, 'Obeyd (5) Allâh ben el-H'abh'âb ne fut nommé en Ifrîkiyya qu'en 117 (30 janvier 735). Nous reparlerons de lui.

(1) C'est-à-dire, si je ne me trompe, Abou Khâlid Ifrîki, kâdi d'Ifrîkiyya, qui mourut en 157 (*Nodjoûm*, I, 420).

(2) Je corrige le texte, qui porte 'Abd.

(3) Je corrige le texte, qui porte 'Atiyya (voir sous l'année 117 ; *Madjmoûa*, p. 244, et Merrâkechi, p. 11 n.). On voit que la nomination de ce chef en Espagne est de 116 (de même le *Bayân*, II, 38, ci-dessous, texte, t. v, p. 374) ou de 117 (voir plus bas). Le traducteur d'Ibn el-Koûtiyya a imprimé « 110 » tant dans la traduction que dans le texte (p. 230 et 265), et sans avertir le lecteur. L'omission du nom de nombre « six » est probablement due au copiste même du ms unique de Paris, car la traduction Cherbonneau (p. 442) porte aussi « 110 ».

(4) Je lis ainsi, au lieu de *Elbata* البتة du texte.

(5) Je corrige le texte, qui porte 'Abd.

[P. 141] **Administration d' 'Obeyd Allâh ben el-H'abh'âb en Ifrîkiyya et en Espagne.**

En 117 (30 janvier 735), Hichâm ben 'Abd el-Melik nomma gouverneur d'Ifrîkiyya et d'Espagne 'Obeyd Allâh ben el-H'abh'âb et lui donna l'ordre de s'y rendre (aussitôt). Ce chef, qui gouvernait alors l'Égypte, laissa son fils dans ce dernier pays et se rendit en Ifrîkiyya. Il nomma en Espagne 'Ok'ba ben el-H'addjâdj et à Tanger son fils Ismâ'îl (1). H'abîb ben Aboû 'Obeyda ben 'Ok'ba ben Nâfi', qu'il envoya à la tête d'une expédition dans le Maghreb, atteignit le Soûs el-Ak'ça et le Soudân sans jamais subir de revers; il revint sain et sauf, après avoir recueilli un butin considérable, fait des prisonniers et rempli le Maghreb de la terreur de son nom. Parmi ses prisonniers figuraient deux jeunes filles berbères dont chacune n'avait qu'une mamelle. En (la dite année) 117 (30 janvier 735), il envoya en Sardaigne un corps de troupes qui fit des conquêtes dans cette île et revint après l'avoir pillée et y avoir fait du butin.

En 122 (6 décembre 739), 'Obeyd Allâh envoya H'abîb avec son fils 'Abd er-Rah'mân ben H'abîb faire une expédition en Sicile. Mis à la tête de la cavalerie, 'Abd er-Rah'mân battit tous ceux qu'il rencontra avec un succès inouï. Il arriva ainsi jusqu'à la ville de Syracuse, l'une des plus importantes de la Sicile. Les Syracusains, d'abord battus, furent ensuite assiégés et durent, pour obtenir la paix, se soumettre à payer un tribut. Il rejoignit ensuite son père H'abîb, qui avait l'intention de ne pas

(1) Il était assisté de 'Omar ben 'Abd Allâh Morâdi, ainsi qu'il est dit plus bas; mais celui-ci est maintes fois qualifié du titre de gouverneur de Tanger.

quitter la Sicile avant de l'avoir entièrement soumise, mais qui reçut alors d'Ibn el-H'abh'âb une lettre le rappelant en Ifrîkiyya.

En effet, ce dernier avait nommé son fils Ismâ'îl gouverneur de Tanger et placé à côté de lui 'Omar (1) ben 'Abd Allâh Morâdi. [P. 142] Administrateur mauvais et injuste, Ismâ'îl voulut prélever le quint sur les Berbères musulmans, prétendant, ce qui ne s'était jamais fait, que cela était dû aux (autres) musulmans (2). En apprenant le départ pour la Sicile des troupes conduites par H'abîb ben Aboû(3) 'Obeyda, les Berbères, pleins d'espoir, rompirent le traité de paix qui les liait à Ibn el-H'abh'âb, et tous, musulmans et infidèles, se liguèrent contre lui, de sorte que la situation devint très périlleuse.

(A suivre.)



(1) Bien qu'on trouve aussi ce nom écrit *Amr*, *Omar* paraît bien être l'orthographe exacte (voir quelques lignes plus haut ; de Slane, *Berbères*, I, 216, 237, 360, etc.).

(2) Littéralement, « qu'ils étaient un *sey'* pour les musulmans », et le *Bayân* (I, 38) emploie la même expression. Amari entend le mot *sey'* au sens ordinaire de « sommes ou butin prélevés sur les infidèles vaincus » (*Biblioteca*, trad., I, 362 et 297) ; M. de Slane, comparant divers passages de chroniqueurs, estime qu'il s'agit d'un prélèvement du cinquième opéré sur la population pour en faire des esclaves (*Hist. des Berbères*, I, 215, 216, 359, n. 5, et 367 ; voir aussi *Bayân*, I, 39). Cf. Dozy, *Histoire des musulmans d'Espagne*, I, 241 : « ... pour ordonner aux Berbères de son district de payer un double tribut, comme s'ils n'eussent pas été musulmans. »

(3) Le mot *Aboû* manque dans le texte, ainsi que dans la traduction d'Amari ; on doit le rétablir d'après ce qu'on lit quelques lignes plus haut, et ainsi qu'on le trouve dans Noweyri (ap. *Hist. des Berbères*, I, 355, 360-362).